# RETOUR POUR UNE DEUXIÈME FOIS

~ Camino Ignaciano, Partie 2 ~

*1er – 17 mai 2023*

Dans la vie, nous vivons parfois des expériences douloureuses que nous nous jurons de ne plus jamais revivre, mais que nous revivons malgré tout. Ma mère m'a raconté que lorsqu'elle a donné naissance à ma sœur aînée (son premier enfant), la douleur était si intense qu'elle s'est dit : « Plus jamais ça ! ». Mais elle m'a quand même eu, un peu plus d'un an plus tard. J'aime à croire qu'elle n'a pas vécu pour le regretter.

J'aime faire de la randonnée et je garde un excellent souvenir de mon chemin de Compostelle et de ma première sortie sur le chemin d'Ignace. Mais après une randonnée difficile dans les Alpes en 2022, où l'altitude et les pentes m'ont rapidement et à plusieurs reprises épuisé mes réserves d'énergie malgré tous mes efforts pour me ravitailler, j'ai décidé que mes jours de longues randonnées étaient terminés. Fini de rester coincé dans la nature pendant des heures. « Je ne ferai plus que des randonnées dans les Cotswolds, où je peux me rendre en voiture, marcher pendant une heure ou deux, puis repartir quand je suis fatigué », me suis-je dit. Bien sûr, cette résolution n'a pas duré longtemps. Peut-être que l'esprit humain est fait pour oublier certaines souffrances, ou qu'il est assez naïf pour penser que la deuxième fois sera plus facile.

Je blâme la graine qui a été semée à la fin de mon premier Camino Ignaciano en 2019. Nous avons officiellement terminé le pèlerinage à Manresa, mais le voyage d'Ignace ne s'est pas arrêté là ; il a continué jusqu'à Barcelone, avant de mourir à Rome. Les jésuites avaient pour projet de développer cette deuxième partie du Chemin de Saint-Ignace afin qu'elle soit prête pour 2023, date du 500e anniversaire du voyage d'Ignace en Terre Sainte. Le père Josep nous a dit que tous ceux qui avaient fait la première partie du pèlerinage avec lui seraient invités à participer à la deuxième partie.

Puis, en 2020, la COVID-19 a frappé, et le monde s'est retrouvé confiné pendant un certain temps. En janvier 2021, le père Josep nous a écrit à tous pour nous annoncer qu'il prévoyait la deuxième partie du pèlerinage, qui se terminerait à Rome. Elle devait durer trois semaines en mai 2023. En pleine pandémie, cela semblait si loin, et qui savait si les voyages en avion seraient encore autorisés ? En proie au syndrome de l'enfermement, j'ai demandé à être présélectionné. Puis vint 2022 et ma prétendue résolution concernant les longues randonnées. Et bien sûr, peu après mon retour des Alpes, qu'ai-je trouvé dans ma boîte mail ? Un e-mail du père Josep : il était temps de décider si je participerais à la deuxième partie du Camino Ignaciano ! L'itinéraire semblait long, tout comme les distances à parcourir chaque jour. La distance totale était intimidante : plus de 300 km. Mais vous le savez déjà. J'ai dit oui. J'espérais ne pas le regretter.

Je n'étais pas retourné à Rome depuis les années 1990 et j'avais hâte d'y retourner. Cependant, je n'osais pas trop m'avancer, au cas où je ne pourrais pas y aller pour une raison ou une autre et que je serais déçu. Ma vue avait baissé et j'avais évité de la faire contrôler avant le voyage, de peur qu'il s'agisse d'une tumeur au cerveau ou d'un autre problème qui m'empêcherait de partir. (Il s'agissait en fait d'une cataracte précoce ! Je n'aurais pas dû m'inquiéter autant.)

Les mois qui ont précédé mon départ ont été étonnamment mouvementés et, rétrospectivement, annonçaient les défis de la « deuxième partie ». J'avais été muté dans un domaine dans lequel j'avais débuté il y a une vingtaine d'années. J'avais beaucoup aimé ce travail à l'époque, mais je ne l'avais pas exercé à temps plein depuis plus de dix ans. J'étais impatient de m'y remettre, mais je ne m'attendais pas aux défis que cela allait représenter. Il y a vingt ans, je faisais ce travail sans le poids de l'ancienneté. Aujourd'hui, j'avais en plus une charge de travail managiale et des dossiers plus complexes à gérer. Tout cela a rendu ces mois difficiles.

Je portais donc le poids de cette nouvelle responsabilité professionnelle et celui de ce long pèlerinage en Espagne. Le rythme effréné du travail ne m'avait pas laissé beaucoup de temps pour m'entraîner. Je devrais voir sur mes ressources pour trouver la force nécessaire le moment venu.

**Barcelone, encore !**

Je suis arrivé à Barcelone par un beau dimanche matin, pour un quatrième séjour inattendu. Cette fois-ci, nous étions logés dans un couvent du quartier de Sarria, un refuge tenu avec amour par une poignée de religieuses qui ne parlaient pas anglais, mais qui n'en avaient pas besoin : leurs gestes aimables et leurs sourires suffisaient amplement. Je suis arrivé le premier et j'ai trouvé le père Josep, fraîchement rasé. C'était le premier pèlerinage de 2023 et il ne se raserait plus avant la fin de la saison. Ma chambre donnait sur une cour intérieure calme, propice à la réflexion. Les cambriolages à Barcelone étaient sans doute un risque réel, car nous étions littéralement derrière des barreaux, mais bon, je me sentais en sécurité !

*Religiosas Maria Inmaculada – Claretianas, « derrière les barreaux »*

*La vue sereine depuis ma chambre*

*Le père Josep, rasé de près au début de sa saison de randonnée*

J'ai beaucoup marché cet après-midi-là, me rendant dans le centre touristique de Barcelone pour m'imprégner des images et des sons avant de reprendre mon pèlerinage.

Le soir, tous les pèlerins étaient arrivés au couvent, et nous nous sommes réunis pour écouter les instructions du père Josep et faire connaissance. Tous étaient des « pèlerins récidivistes », à l'exception de deux personnes, et le groupe était une fois de plus très hétéroclite. Il y avait beaucoup de retraités, dont un ancien comptable, un médecin et un géologue, des mères au foyer et même un vicaire anglican. Deux des pèlerins faisaient partie de mon groupe la première fois. Le père Josep nous a dit de manière inquiétante que ce pèlerinage serait très différent du premier, mais il était trop tard pour faire marche arrière ! Nous étions prêts, ouverts et impatients de vivre ces trois semaines ensemble.

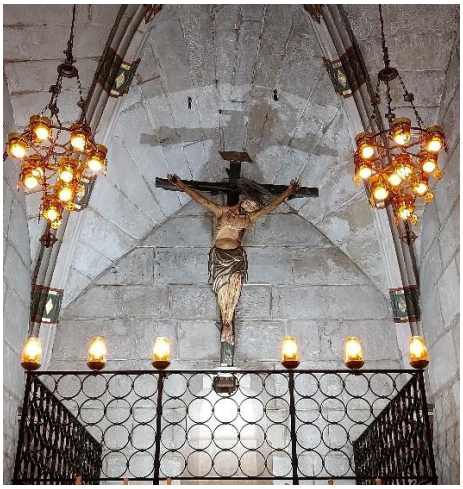
**Les marches espagnoles**

*Étape 1 : Le don de notre vie ; la grâce du bonheur ; la joie de l'Esprit*

La première semaine de la deuxième partie nous a amenés à refaire les étapes que nous avions déjà parcourues et à revisiter les lieux que nous avions découverts lors de la première partie. Grâce à cette familiarité, nous marchions avec une certaine assurance et une certaine légèreté : nous l'avions déjà fait, nous pouvions le refaire. N'est-ce pas ?

Les deux premiers jours, nous nous sommes habitués au rythme de la marche. Le premier jour, nous avons parcouru 12 km entre Bellpuig et Verdú, où vécut saint Pierre Claver, et le deuxième jour, 18 km entre Verdú et Cervera, une ancienne ville universitaire. Comme les jours précédents, nous avons passé les deux premières heures de marche en méditation silencieuse. Le soleil espagnol était brûlant. Le pays souffrait d'une sécheresse. Les chemins de terre étaient durcis, les brises étaient rares et l'ombre se faisait discrète. Une ampoule commençait à me gêner. Mais mes chaussures de randonnée m'avaient permis de traverser les Alpes ! Elles pourraient sûrement m'aider à traverser l'Espagne jusqu'en Italie ? Je n'allais pas tarder à le découvrir.

*Cuisson au soleil*



Une église où le père Josep nous a emmenés à Verdú avait un grand crucifix datant de l'époque de saint Pierre Claver (c'est-à-dire du XVIesiècle). Je ne me souvenais pas de cette église lors de notre première visite. On racontait que pendant la guerre civile espagnole, alors que les objets religieux étaient systématiquement détruits, les habitants de cette ville avaient protégé ce crucifix en le cachant dans une charrette remplie de fumier. Sans surprise, personne n'a osé s'approcher de la charrette pour détruire l'église, et le crucifix a été épargné. Littéralement, Jésus a donc dû souffrir pour survivre à la guerre ! Cette histoire m'a beaucoup touché, car son message fait clairement référence aux épreuves que nous pouvons rencontrer

et que nous devons endurer tout au long de notre vie.

*En route* vers Cervera, nous sommes passés par Tarrega, où se trouve l'église aux magnifiques fresques au plafond qui avaient tant captivé mon imagination lors de la première partie. Cette fois-ci, je me suis rendu compte qu'en admirant le plafond la dernière fois, je n'avais pas remarqué le retable central, qui était une représentation tout à fait exquise de la Vierge à l'Enfant. J'appréciais de revisiter ces lieux et de remarquer des détails qui m'avaient échappé la première fois.

Les méditations de ces deux premiers jours portaient sur le don de pouvoir passer ce temps avec le Seigneur, de reconnaître sa présence dans nos vies et de réfléchir à nos moments de bonheur et de grâce, en particulier à ceux que nous avons reconnus comme des tournants dans notre vie. J'ai vu à quel point j'étais béni, comment j'avais pu vivre des pèlerinages passés, et j'ai pensé aux changements dans ma vie professionnelle et ma carrière qui m'avaient amené ici. J'avais encore en tête les messages d'adieu que mon ancienne équipe m'avait écrits avant que je prenne mes nouvelles fonctions. Tous étaient encourageants, et certains m'ont surpris, car je ne m'attendais pas à ce que ce que je considérais comme des gestes normaux soient perçus par eux comme des actes de gentillesse. Cela m'a rappelé qu'il faut simplement faire ce que l'on pense être juste, sans trop se soucier des conséquences, car les effets positifs finiront toujours par se manifester. J 'ai également

J'ai réalisé que les cadeaux dans ma vie étaient, dans une large mesure, les *personnes* qui m'entouraient. J'ai également senti que la présence de Dieu dans ma vie était incarnée par les personnes qui m'entouraient. C'était un changement, car c'était généralement lorsque j'admirais la splendeur de la nature, comme les montagnes majestueuses, que je ressentais le plus Sa présence.

Une autre différence importante dans ce voyage était que lorsque nous sommes arrivés à Verdú et Cervera pendant la première partie, nous étions à mi-chemin du pèlerinage et avions commencé à réfléchir à notre état de pécheurs. Les logements étaient donc plus spartiates et les chemins plus ardus. Cette fois-ci, nous avons *commencé* par ces logements spartiates et ces longues routes sans ombre. Cela signifiait que ce qui était alors des étapes difficiles propices à la réflexion sur nos péchés était désormais des étapes propices à la réflexion sur les dons de Dieu ! Cela signifiait-il que les chemins difficiles la première fois étaient censés être plus faciles la deuxième fois ? Ou que ce qui est difficile peut aussi être un cadeau et que nous devons essayer de trouver des bénédictions même dans l'adversité ?

C'est avec ces pensées en tête que je suis arrivé à Cervera, où nous avons passé notre dernière journée de randonnée avant une longue pause. Nous avons séjourné dans le même bâtiment que lors de notre première visite, mais le couvent (avec son excellent wifi) n'existait plus. Il avait fermé ses portes, car il n'y avait plus assez de religieuses pour le faire fonctionner. Nous n'avons pas non plus eu les chambres individuelles de la dernière fois : nos logements ressemblaient désormais à des cellules de quarantaine cloisonnées, avec un lit superposé étroit, un lavabo et une petite lampe, le tout fermé par un mince rideau. Le tuyau sous le lavabo de ma cellule était défectueux et l'eau s'écoulait directement sur le sol. J'ai passé quelques minutes cette nuit-là à nettoyer ma cellule. Mais au moins, c'était le premier et le dernier problème de plomberie que j'allais rencontrer pendant ce voyage.

Le troisième jour a été notre deuxième plus longue journée, avec 33 km entre Cervera et Jorba. Nous sommes partis juste au lever du soleil, profitant de la fraîcheur matinale pendant un moment.

La réflexion de ce jour consistait à rechercher la gratitude, la compréhension et l'acceptation de soi, et à prendre conscience que nous sommes acceptés par Dieu. Ce qui m'est venu à l'esprit, c'est quelque chose que j'entends souvent les gens dire avant de se confier à moi, à savoir : « Ne te moque pas de moi, mais... ». Cela m'a semblé très étrange, car cela suggère que je ris beaucoup des autres (ce qui n'est pas très gentil), mais en même temps, cela ne les empêche pas de me faire confiance (ce qui est très gentil). D'une certaine manière, je suppose que c'est un exemple de mes amis qui acceptent le bon comme le mauvais et m'acceptent tel que je suis.

La première partie de la marche de cette journée n'a pas été aussi difficile que dans mes souvenirs, et nous sommes arrivés à notre lieu de pause déjeuner dans des délais raisonnables. Cependant, la deuxième partie, sur une longue route sans ombre, a été tout aussi difficile que dans la première partie, aggravée cette fois-ci par les grosses ampoules qui se formaient indéniablement sur la plante de mes **deux** pieds. Je n'arrivais pas à lacer correctement mes bottes : trop serrées, mes pieds avaient trop chaud ; trop lâches, elles frottaient inutilement. Heureusement, nous étions de nouveau dans l'auberge tenue par le curé qui adore cuisiner, et le père Henrique nous a encore régalés. Ce soir-là, alors que nous nous serrions dans de minuscules lits superposés dans une chambre bondée pour la troisième nuit consécutive, je me demandais dans quoi je m'étais embarqué. Je pensais que la deuxième partie serait plus facile, car j'avais déjà l'expérience des pèlerinages à pied. Mais cela ne s'est pas avéré être le cas !

Le quatrième jour, nous devions nous rendre à Montserrat, mais heureusement, le trajet a été raccourci grâce à un bus qui nous a conduits de Jorba à Castelloli en passant par Igualada, avant de parcourir 18 km à pied jusqu'à Montserrat. Cela s'est avéré être une véritable bénédiction, car ma mère m'avait envoyé un message le matin même pour me dire qu'elle devait prendre rendez-vous chez le médecin de toute urgence et me demander de contacter le médecin (mon ami) à sa place. Je ne savais pas pourquoi elle ne pouvait pas le faire elle-même et avait besoin de moi comme intermédiaire depuis l'Espagne, mais j'étais simplement reconnaissant d'avoir le temps de le faire pendant notre trajet en bus. Et mon ami, qui s'est rendu compte que j'étais dans un fuseau horaire différent, m'a gentiment proposé de parler directement à ma mère et de prendre le rendez-vous. Quelle chance !

La réflexion d'aujourd'hui portait sur le sens de notre vie, pas seulement notre vie personnelle, mais le sens plus large de l'existence humaine. L'Église nous enseigne que Dieu nous a créés pour le louer, le vénérer et le servir. Mais c'était une pensée difficile à accepter aujourd'hui. J'ai plutôt réfléchi aux différentes étapes de la vie : quand on est jeune, on a peu de responsabilités et de soucis, mais on dispose de ressources limitées pour profiter de la vie. Quand nous sommes plus âgés, nous avons de meilleures ressources financières et pouvons profiter de meilleures vacances, mais nous avons aussi plus de responsabilités professionnelles et familiales, notamment les soucis liés au vieillissement de nos parents, qui nous empêchent de profiter pleinement des expériences que nous pouvons désormais nous offrir.

Y a-t-il un moment dans notre vie où nous pouvons profiter de tout ? Peut-être pas, et il faut toujours trouver un équilibre.

Lorsque j'ai essayé de concentrer mes pensées sur le sens de ma vie, j'ai essayé de ne pas penser en termes de travail, mais plutôt en termes de vocation. J'ai pensé aux adolescents à qui j'enseigne le catéchisme, et au fait que c'est finalement une tâche gratifiante, même s'il y a beaucoup d'élèves turbulents. J'ai pensé à mon rôle d'aidante auprès de mes parents. Mes pensées se sont ensuite tournées vers le travail. De manière inattendue, je me suis demandé si j'étais dans le bon métier et ce qui se passerait si je rentrais chez moi pour remettre ma démission. Cette dernière pensée était effrayante et fugace. Je l'ai mise de côté.

*Premier aperçu des sommets de Montserrat*

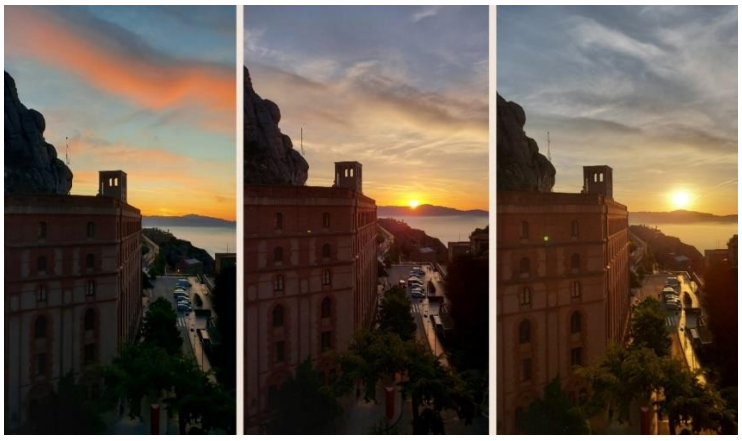
Une grosse ampoule sur la plante de mon pied gauche ne s'améliorait pas, et j'essayais de ne pas prendre de retard en serrant les orteils pour créer un peu d'espace entre la plante de mes pieds et les semelles de mes bottes. Ce n'était pas une bonne idée, car mes pieds, normalement veineux, ont fini par être tellement enflés que je ne voyais plus les veines saillantes pendant plusieurs jours ! Plus tard dans la journée, j'ai également drainé davantage d'eau de l'ampoule.
que je n'avais jamais fait pour une ampoule de toute ma vie.

Mais je ne pouvais pas me plaindre : c'est à Igualada qu'Ignace avait troqué ses beaux vêtements contre son « habit de pèlerin » – un morceau de toile de jute mal tissée rempli de fibres de bois piquantes et une paire de chaussures en tissu grossier souvent utilisé pour fabriquer des balais ! Je préfère de loin les chaussures de randonnée aux chaussures en balai.

Avant d'arriver à Montserrat, nous sommes passés par Sant Pau de la Guardia, où nous avons passé une nuit lors de la première partie de notre voyage. Je m'en souvenais pour le froid glacial et pour la « chirurgie majeure » que le père Josep avait pratiquée sur une pèlerine. Cette pèlerine est depuis devenue une amie – nous avons fait ensemble une randonnée dans les Alpes. Elle n'était pas là cette fois-ci, mais elle était certainement avec nous en pensée.

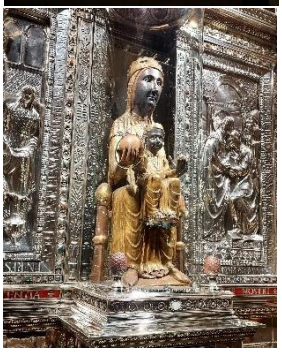
Nous ne nous sommes arrêtés que pour prendre un café, manger un gâteau et discuter. Il était déjà temps de repartir. En route pour Montserrat !

Nous sommes arrivés assez tôt et avons été logés dans une auberge propre et neuve. Ma colocataire et moi étions dans une chambre prévue pour quatre personnes. Après la « cellule de quarantaine » et les lits superposés des trois dernières nuits, cette chambre avec des lits, des tables et une grande douche *attenante* était un luxe ! La chambre offrait également une vue magnifique sur le lever du soleil, que nous avons pu admirer
les deux matins suivants.

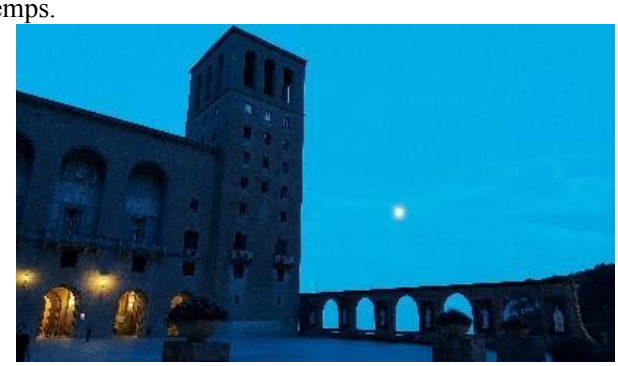


Le reste de la journée a été calme et propice à la réflexion. Nous avons assisté aux vêpres chantées par les moines bénédictins, qui se sont terminées par un hymne interprété par L'Escolania, le chœur de garçons qui chante dans l'abbaye de Montserrat. Quelle belle façon de commencer une soirée de prière !

Montserrat devient une ville fantôme à la tombée de la nuit, lorsque tous les excursionnistes sont partis et que les files d'attente disparaissent. Nous avions la basilique pour nous seuls, et pour la première fois depuis mes nombreuses visites, une chapelle latérale contenant une sculpture concave de Jésus m'a impressionné. La sculpture crée un effet d'optique : les yeux de Jésus semblent vous suivre partout où vous vous déplacez dans la chapelle. Cela signifie également que si plusieurs personnes se trouvent dans la chapelle, chacune d'entre elles aura l'impression que Jésus la regarde en même temps. C'était donc une manifestation concrète du concept religieux selon lequel Dieu peut veiller sur nous tous en même temps.



Nous avons bien sûr salué à nouveau la Vierge noire après notre session du chemin de croix en soirée. Pour moi, elle est toujours une présence apaisante et réconfortante.



Le cinquième jour était une journée de repos, ce dont mes ampoules étaient très reconnaissantes. Nous devions assister à une messe le matin avec le père Josep comme concélébrant. Malheureusement, lorsque j'ai essayé d'entrer dans la basilique pour la messe (en dehors des heures de visite « touristique » et sans billet), une agente de sécurité trop zélée m'a refusé l'entrée, malgré mes nombreuses explications que j'étais là pour assister à la messe. Elle a insisté pour que je revienne une heure plus tard. Lorsque je suis revenu, elle a de nouveau tenté de me refuser l'entrée jusqu'à ce que je lui rappelle ce qu'elle m'avait dit une heure auparavant. En roulant des yeux, elle m'a laissé entrer. Mais il était trop tard, la messe était terminée. Étonnamment, aucun de mes compagnons de pèlerinage n'a eu le même problème pour entrer ! En tant que seule personne non blanche du groupe, la seule explication que j'ai pu trouver était qu'il s'agissait de racisme ordinaire : j'étais forcément un touriste, et non un fidèle. J'ai passé le reste de la matinée à bouillir intérieurement, dans une humeur moche qui ne cadrait pas du tout avec mon statut de pèlerin.

À juste titre, la réflexion du jour portait sur « l'indifférence » : nous ne devons pas devenir tellement obsédés par une vie terrestre réussie que nous en venons à nous servir nous-mêmes au lieu de servir Dieu et de suivre son plan. Mais j'avais du mal à ne pas me sentir insulté par le traitement que m'avait réservé cette dame ! Tant pis. Un bon nombre de pèlerins ont fait l'ascension du Montserrat avec le père Josep. Comme j'avais déjà fait cette randonnée lors d'une précédente visite, j'ai préféré faire quelques petites promenades pour découvrir des sites que je n'avais pas eu le temps de visiter auparavant, notamment la croix de Saint-Michel et la Via Crucis, une représentation grandeur nature du chemin de croix. Mon humeur s'est améliorée et je me suis préparé mentalement pour une nouvelle longue étape le lendemain.

*La croix de Saint-Michel*

*Vue sur le complexe de l'abbaye et Montserrat depuis la croix*

Le sixième jour devait nous mener de Montserrat à Manresa, soit « seulement » environ 25 km sur le papier, mais je me souvenais de la première partie que cette étape semblait beaucoup plus longue. Les efforts des jours précédents commençaient à se faire sentir : trois membres de notre groupe ont décidé de ne pas marcher ce jour-là et ont suivi nos bagages en voiture jusqu'à Manresa. J'ai décidé de persévérer, même si la descente de Montserrat m'avait causé suffisamment de douleur pour que je ne comprenne pas très bien pourquoi un compagnon de pèlerinage me demandait pourquoi je ne prenais pas d'analgésiques. La raison était que je devais pouvoir déterminer si les ampoules s'aggravaient (saignement, infection, gangrène ?), plutôt que d'être dans l'ignorance parce que la douleur était masquée. Cependant, c'était trop de mots à aligner alors que je devais économiser mon énergie, alors j'ai simplement répondu : « Parce que j'ai besoin de sentir la douleur. » Elle m'a regardé comme si j'avais perdu la tête, et elle avait raison.

Ce jour-là, une distraction bienvenue pour de nombreux pèlerins (au grand dam du père Josep) était le jour du couronnement du roi Charles.
III. Comme notre groupe comptait un Anglais et de nombreuses Australiennes, nous nous sommes parfois arrêtés pour regarder la cérémonie en direct. Ainsi, plutôt que de réfléchir à la signification de cette journée, nous nous sommes demandé quand le char allait arriver et quelle robe portait la princesse Catherine.

Mais le drame ne s'arrêta pas là : une pèlerine marcha sur une pierre instable et tomba, se cognant le front contre le sol. Le père Josep s'occupa d'elle et nettoya sa blessure. Elle avait une vilaine coupure au-dessus de l'œil qui lui donnait l'air d'avoir été dans une bagarre de bar. Nous lui avons dit que si quelqu'un lui demandait ce qui s'était passé, elle devrait répondre, comme le veut la blague : « Vous auriez dû voir l'autre type. »

*« Que porte Kate ? »*

La réflexion du jour portait sur la manière dont le Saint-Esprit a œuvré en nous et sur la joie que nous ressentons grâce à lui. Je me suis dit que c'était lui qui m'avait poussé à entreprendre ce chemin, même si, au-delà de cela, je

je ne voyais pas où il allait me mener. J'ai certainement ressenti de la joie à l'approche de Manresa, en discutant avec l'un des pèlerins qui faisait ce chemin pour la première fois, et nous nous sommes encouragés mutuellement à terminer l'étape de la journée.

Nous étions de retour dans des lits superposés dans des chambres un peu lugubres à Manresa, un contraste saisissant avec les chambres individuelles que nous avions eues dans la première partie. De retour à un cadre spartiate, j'étais simplement reconnaissant que le lendemain soit un autre jour de repos. Ma cloque a palpitée toute la nuit et ses bords ont commencé à noircir, comme si le sang coagulait autour. J'ai mal dormi, me réveillant fréquemment pour remuer les orteils et m'assurer que le sang circulait toujours dans mes pieds.

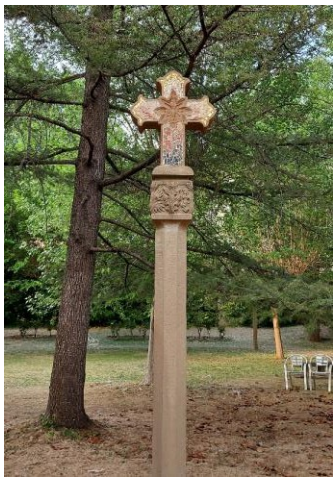
*Étape 2 : Le péché et le mal*

La Cova est une maison de retraite jésuite à Manresa, remplie d'espaces propices à la méditation et à la réflexion. C'est un cadre magnifique, un endroit où il est difficile de réfléchir au péché et à la laideur. Mais c'était là la tâche qui nous attendait pour les jours à venir. Le septième jour, nous devions réfléchir à notre condition de pécheurs, tout en sachant que nous sommes néanmoins bénis : Dieu nous aime toujours, nous les pécheurs, au point d'avoir envoyé son Fils comme Sauveur pour mourir pour nos péchés. J'ai passé la matinée dans une nouvelle salle de méditation, un espace serein avec des tabourets de prière et une immense fenêtre donnant sur Montserrat, si calme que l'on pouvait entendre le moindre bruissement de ses propres mouvements. C'était une journée de repos bien nécessaire pour mes ampoules, et c'était ma bénédiction du jour, au lieu d'avoir à souffrir pour mes péchés !

Une autre nouveauté à La Cova concernait l'église attenante, qui était auparavant mal éclairée. De nouvelles mosaïques brillantes ont été installées, représentant des personnages de la Bible et de la vie d'Ignace. Une croix qui se trouvait dans le jardin de méditation est désormais également ornée de mosaïques. Je me suis assis et j'ai apprécié ces nouveaux espaces, simplement reconnaissant pour toutes les bénédictions dont je jouis.

*Ci-dessus : Saint Ignace portant la croix de Jésus. Notez qu'ils « partagent » un œil, ce qui symbolise qu'ils ne voient qu'avec un seul regard.*

*À gauche : la Pentecôte, avec la main de Dieu*



*Ci-dessus : La Croix, désormais décorée de mosaïques colorées.*

C'était un dimanche, environ une heure avant la messe dans la grotte de saint Ignace, le père Josep a gentiment soigné mes ampoules et celles d'un autre pèlerin. Quelle tâche ingrate que de regarder les pieds des pèlerins, mais comme d'habitude, il l'a fait sans se plaindre. Il m'a donné un coussinet en « moleskin » à coller sur la grande ampoule de mon pied gauche – j'espérais qu'il tiendrait le coup pendant la marche du lendemain !

*Ci-dessus : La grotte*
*À gauche : le travail à temps partiel du père Josep*
*À droite : Le tournesol – n'oubliez pas de vous tourner vers le soleil / le Fils*

Le huitième jour était un nouveau jour : pour la première fois depuis le début du Camino, nous allions emprunter un chemin inconnu, que nous n'avions pas parcouru pendant la première partie.

Nous nous sommes d'abord arrêtés au Puits de la Lumière, un endroit près de la rivière Cardoner où Ignace a reçu l'illumination sur de nombreuses questions spirituelles et intellectuelles, devenant ainsi un homme nouveau.

Alors qu'il priait pour remercier Dieu de cette illumination, Ignace eut une autre révélation : pendant son séjour à Manresa, il voyait souvent un bel objet scintillant qui lui procurait une grande consolation lorsqu'il le voyait et une grande tristesse lorsqu'il disparaissait. Cet objet réapparut pendant sa prière, mais avec moins d'éclat. Il comprit alors qu'il ne s'agissait pas d'une apparition sacrée, mais d'une apparition maléfique. Il la chassa dès lors chaque fois qu'il la voyait.

Nous avons également visité une petite église à Viladordis, l'église Notre-Dame de la Bonne Santé, où Ignace a laissé sa ceinture, dernier bien matériel qui lui restait, après avoir laissé ses vêtements à Igualada et son épée à Montserrat. L'église se trouvait à côté du domaine d'une famille aisée qui avait offert l'hospitalité à Ignace. La légende raconte qu'Ignace aurait dit à cette famille que tant qu'elle garderait la ceinture et continuerait à aider les pauvres, elle ne manquerait de rien. La maison, assez grande même selon les normes actuelles, se trouve toujours dans le grand champ à côté de l'église.

Nous avons longé un pont naturel et une voie ferrée, puis nous sommes arrivés à un pont, le Pont de Vilomara, qui marquait la « frontière » entre Manresa et Barcelone, où Ignace fit ses adieux à ses amis. Submergé par l'émotion, il ne trouva pas les mots, mais posa simplement une main sur son cœur et leva l'autre vers le ciel, comme pour dire : *« Tant que je vivrai, je vous garderai dans mon cœur. Quand je serai au ciel, je prierai toujours pour vous*. » Il se mit ensuite en route pour Barcelone, où il espérait trouver un bateau au port pour se rendre à Rome.

*À gauche et à droite : Ponts – naturels et artificiels.*

*En bas à droite : Au Pont de Vilomara, où un seul pèlerin a pleinement compris la signification de ce pont et imita les gestes d'Ignace !*

Pendant le reste de la matinée, Montserrat continua à apparaître furtivement. Cela était déroutant, car nous étions censés nous diriger vers Barcelone et laisser la montagne derrière nous, mais il semblait que ce n'était pas le cas.

Nous sommes finalement arrivés au confluent des rivières Llobreget et Cardoner, où nous nous sommes arrêtés pour pique-niquer.

La réflexion du jour portait toujours sur le péché, non pas tant nos péchés personnels, mais la réalité de son existence dans le monde. S'inspirant de la soudaine prise de conscience d'Ignace que sa « belle vision » était en fait quelque chose de mal, nous devions prier pour avoir la capacité de voir clairement le péché à l'œuvre.

Je n'ai pas beaucoup réfléchi à cela ce jour-là, car mes pensées étaient plutôt tournées vers les adieux tristes d'Ignace à ses amis sur le pont et vers tout ce nouvel environnement. Bien sûr, je me demandais aussi si mes ampoules allaient mieux. (Ce n'était pas le cas.)

La randonnée de cette journée s'est terminée assez soudainement, car le père Josep a probablement eu pitié de nous et a décidé d'écourter la marche à 15 km, nous permettant de prendre un train local pour retourner à La Cova, en nous disant que nous devions économiser notre énergie pour les deux jours suivants. Il avait bien raison.

*Une dernière vue de la cathédrale de Manresa*

Le neuvième jour était inhabituel, car pour la seule fois de ce pèlerinage, nos bagages ne nous accompagnaient pas. Nous devions donc marcher avec des vêtements de rechange pour la journée et quelque chose pour la nuit. Cela alourdissait bien sûr nos sacs, ce qui correspondait tout à fait à l'idée de porter nos péchés comme un fardeau. Comme dans cette vieille histoire d'Enid Blyton, « Le Pays au-delà ». Nous avons pris un train pour Castellbell y Vilar (où nous devions terminer la veille, sans la « réduction » accordée par le père Josep), et avons entamé une marche de 25 km. J'ai noté dans mon journal que c'était le « premier jour brutal » de ce pèlerinage.

La matinée a commencé agréablement, alors que nous passions devant des hommes qui pêchaient au bord d'une rivière et des voies ferrées ombragées. Nous avons de nouveau aperçu Montserrat, qui semblait plus proche qu'auparavant ! Deux pèlerins ont « abandonné » à mi-chemin et ont pris le train jusqu'à notre destination. L'après-midi s'est ensuite déroulé dans un tourbillon de sentiers et de montées brutales, dont une si difficile qu'une pèlerine souffrant du genou a fondu en larmes et n'a pu continuer que grâce à l'aide de pèlerins plus robustes qui l'ont aidée à porter son sac à dos. Elle a déclaré plus tard qu'elle avait cru mourir dans cette montée. Cela ne semblait pas exagéré. Nous avons également traversé de petits lotissements dans le parc national de Montserrat, et j'ai été convaincu à un moment donné qu'une maison aux couleurs vives était celle que nous avions dépassée cinq jours plus tôt en route vers Montserrat. J'ai demandé au père Josep si c'était bien le cas, et il a ri en me disant que je devais être tellement fatigué que j'avais des hallucinations !

*Montserrat, ENCORE !*

*Une montée, encore une montée, toute la journée*

Nous avons traversé un « tunnel » qui ressemblait à une bambouseraie, puis nous sommes arrivés sur une route où nous avons dépassé une grande maison isolée appelée Nhoa, qui, selon le père Josep, était une maison de mauvaise réputation. Il était tout à fait approprié que nous passions devant cet endroit le jour où nous méditions sur le péché.

Au fur et à mesure que l'après-midi avançait, mes pieds me faisaient très mal à cause des ampoules, mais c'était supportable. Je parlais très peu à mes compagnons de pèlerinage, économisant mon énergie pour tenir jusqu'à la fin de la journée et jusqu'à notre destination, Terrassa. Je me demandais si j'étais antisocial, mais je n'avais pas assez d'énergie pour m'en soucier. La réflexion du jour était d'accepter notre nature pécheresse et de nous repentir d'avoir apporté la discorde et le désordre dans le monde. Comme chaque pas était difficile et douloureux, j'imaginais facilement que c'était une pénitence importante pour des péchés peut-être très graves. Je pensais sincèrement que si c'était le prix à payer pour mes péchés, alors j'avais payé ma dette, et même plus !

Après avoir réfléchi à la nature destructrice du péché, nous devions parler à Jésus du pardon que nous avions reçu. J'aurais aimé croire qu'après les épreuves de la journée, j'aurais dû recevoir le pardon !

*Terrassa !*

Lorsque nous sommes enfin arrivés à Terrassa, nous avons voté pour nous arrêter d'abord dans un bar afin de boire une boisson fraîche bien méritée avant de nous rendre à notre auberge. Et nous avons été reconnaissants de l'avoir fait, car l'auberge se trouvait à 4 km de là, de l'autre côté de la ville ! Même si nous étions 12 dans une chambre, l'auberge était propre et neuve. La journée avait été longue et, contrairement à mon habitude, j'ai fini tout ce qu'il y avait dans mon assiette au dîner (y compris une crème brûlée maison !), puis je me suis endormi rapidement. Heureusement, car quelques heures plus tard, j'ai été réveillé par un orchestre de ronflements provenant de plusieurs autres pèlerins. Un autre pèlerin et moi sommes sortis de nos lits et avons secoué les ronfleurs, en vain. Je ne pouvais m'empêcher de rire, même si j'allais payer le prix de mon manque de sommeil le lendemain.

*Étape 3 : Apprendre à connaître Jésus ; le suivre de près*

Le dixième jour, nous sommes arrivés à Barcelone et sommes retournés dans le charmant couvent où nous avions passé notre première nuit. J'avais hâte d'y être, mais je devais d'abord traverser notre plus longue journée sur la route : 34 km. Elle s'est avérée inoubliable, mais peut-être pas pour les raisons que l'on pourrait imaginer.

Ce jour-là, nous avons commencé la « deuxième semaine » des exercices spirituels de saint Ignace, au cours de laquelle nous avons été invités à approfondir notre relation personnelle avec Jésus-Christ, en le voyant clairement, en l'aimant et en le suivant.

Nous avons passé une agréable matinée à marcher dans les parcs ombragés de Terrassa. Le reste de la matinée s'est déroulé dans un brouillard et nous sommes arrivés à la périphérie de Sant Cugat pour le déjeuner, dans un quartier assez récent et urbanisé, avec de nombreux bâtiments industriels et bureaux. Nous nous sommes arrêtés dans un fast-food au nom prétentieux (Viena), où j'avais suffisamment faim pour manger un gros hamburger suivi d'un dessert à la mangue, ce qui était une bonne chose, car j'allais avoir besoin de toute cette énergie plus tard.

Nous sommes arrivés assez rapidement au Parc Natural de Collserola, situé à la périphérie de Barcelone. Cela m'a donné l'impression (erronée) que nous étions près de notre destination.

Au fur et à mesure que l'après-midi avançait, mes pieds couverts d'ampoules ont recommencé à me faire souffrir. L'une des grâces pour lesquelles nous étions censés prier ce jour-là était de nous sentir personnellement appelés à cheminer aux côtés de Jésus en tant que compagnons et collaborateurs. Je n'étais pas vraiment d'humeur spirituelle pour penser en termes aussi ésotériques.

Cependant, je me suis rendu compte qu'intérioriser ma douleur, essayer de conserver mon énergie en restant silencieux et chercher la force en moi-même ne fonctionnait peut-être pas vraiment. J'ai donc décidé de discuter avec mes compagnons de pèlerinage, dans l'espoir que la conversation me distrairait de la douleur dans mes pieds. Et cela a fonctionné. J'ai discuté avec le vicaire pendant que nous descendions la chaîne de montagnes de Collserola, en chantant nos hymnes et chansons pop préférés, et en nous racontant les bonnes histoires de science-fiction que nous avions lues.

Le temps a passé rapidement et, avant même de nous en rendre compte, nous sommes arrivés à un dégagement d'où nous pouvions voir Barcelone ! Nous avons poussé des cris de joie, sans réaliser qu'il nous restait encore un bout de chemin à parcourir.

En descendant, la pèlerine qui souffrait du genou a soudainement senti quelque chose se briser dans son genou. Un autre avait oublié ses médicaments contre la goutte et souffrait également. Conformément à la règle du père Josep, nous devions attendre les uns les autres. Nous sommes donc restés debout pendant de longues périodes à attendre qu'ils descendent lentement. C'est pendant ces minutes que j'ai commencé à sentir le sang s'accumuler dans mes pieds, qui ont commencé à enfler. Comme j'avais lacé mes chaussures très serrées pour éviter de glisser et d'aggraver les ampoules, la gêne s'est rapidement installée. Cependant, je n'osais pas desserrer mes lacets de peur d'aggraver les ampoules.

Nous avons finalement atteint le pied de la montagne et nous nous sommes retrouvés sur une route qui, je le savais, menait au couvent. Nous étions tout près ! Cependant, comme la pèlerine au genou blessé ne pouvait plus marcher, le père Josep a essayé de lui héler un taxi. Curieusement, à Barcelone, les taxis ne prennent pas de passagers au bord de la route ; il faut se rendre à une station. Il nous a donc fallu un temps fou avant qu'un taxi s'arrête. La nuit tombait et une brise fraîche commençait à souffler. Debout au bord de la route, je sentais le froid m'envahir. Lorsqu'un taxi s'est enfin arrêté et que nous l'avons tous regardé avec envie, le père Josep a dit : « Un seul ! » (Ce qui signifiait que seule la pèlerine au genou cassé pourrait monter dans le taxi). Cependant, une fois qu'elle fut montée dans le taxi, elle fut rapidement suivie par le pèlerin atteint de goutte, puis soudain, un troisième pèlerin qui souffrait d'allergies sévères se glissa également dans le taxi ! Impuissant, je me suis dit : « Hé, vous n'avez pas le droit de faire ça ! » J'ai regardé avec horreur le père Josep fermer la porte et le taxi démarrer, car ma pensée exacte à ce moment-là était : « Oh merde », car je savais à cet instant que j'étais le « maillon faible » du groupe et que je serais le plus lent.

Il s'est avéré que nous n'étions pas *si* près du couvent, car nous avons dû encore marcher péniblement pendant 7 km, soit une heure supplémentaire. Je fermais la marche et le groupe devait s'arrêter souvent pour m'attendre, même si j'avançais aussi vite que mon corps me le permettait. Je marchais à nouveau seul, me sentant très mal de ralentir le groupe. Je me suis rendu compte que nous étions sur la route depuis près de 10 heures ce jour-là, et je n'avais jamais été debout aussi longtemps auparavant. En plus de mes ampoules, le dessus de mon pied gauche commençait à me faire mal. Chaque pas était une petite explosion de douleur, je n'avais plus d'eau et je ne m'étais jamais senti aussi fatigué. Je n'avais jamais eu à continuer à avancer malgré une telle douleur auparavant. Normalement, on arrête l'activité qui cause la douleur lorsqu'on se blesse ou qu'on ressent une douleur. Mais pas cette fois-ci. Nous devions arriver à destination, alors j'ai serré les dents et

J'ai livré une bataille entre mon esprit et mon corps. Je ne sais pas d'où j'ai puisé cette force, mais j'ai réussi.

Il était plus de 19 heures lorsque nous sommes enfin arrivés au couvent. Je me suis effondré dans ma chambre, j'ai rempli ma bouteille d'eau, je me suis assis sur le lit et j'ai bu près d'un litre d'eau d'un trait. J'étais épuisé. Il m'a fallu au moins dix minutes avant de trouver l'énergie nécessaire pour me lever et prendre une douche. J'avais très froid et je craignais d'avoir pris froid. Je n'osais pas examiner les ampoules qui, je le savais, avaient empiré, et j'ai décidé de m'occuper de mes pieds après avoir repris des forces après le dîner. Je me suis traîné jusqu'à la salle à manger du sous-sol, mais je n'ai presque rien mangé, puis je suis retourné lentement dans ma chambre. La religieuse polonaise responsable a vu que je souffrais et m'a fait signe de ne pas prendre les escaliers, mais l'ascenseur. Elle a appuyé sur le bouton pour moi, puis m'a renvoyé dans ma chambre pour me reposer. Peut-être que les efforts de la journée m'avaient épuisé, mais son simple geste de gentillesse m'a fait monter les larmes aux yeux.

De retour dans ma chambre, j'ai finalement trouvé le courage d'inspecter mes pieds et j'ai vu que mon pied gauche était tellement meurtri et enflé que la peau était brillante. Et sur l'autre pied, les ampoules s'étaient propagées de la plante du pied jusqu'entre les orteils ! C'était vraiment dégoûtant. Par chance, un ami faisait le chemin de Compostelle à ce moment-là, nous étions donc dans le même fuseau horaire et nous avions échangé des messages. Je lui ai parlé de mes ampoules et lui ai dit que cela m'étonnait, car ces chaussures m'avaient très bien convenu dans les Alpes. Il m'a fait remarquer que des chaussures adaptées aux Alpes ne convenaient peut-être pas au climat chaud de l'Espagne, et j'ai alors compris. Mes ampoules étaient-elles dues au fait que je portais des chaussures de randonnée inadaptées ? J'ai alors décidé d'acheter une nouvelle paire de chaussures le lendemain.

L'une des réflexions de cette journée, comme cela s'est avéré, était l'observation de saint Ignace selon laquelle ceux qui souhaitent s'unir à Jésus-Christ doivent travailler avec lui, « afin que, le suivant dans la souffrance, ils le suivent aussi dans la gloire de son Royaume ». Une autre réflexion a été de remarquer que nous étions dans une grande ville, ou « royaume mondain », et de la comparer au royaume de Dieu. En me demandant si ma vie était orientée vers un royaume terrestre ou éternel, j'ai pensé à ce que je pouvais abandonner de ce monde, et curieusement, mes pensées se sont à nouveau tournées vers mon travail ! Est-ce donc la « possession la plus mondaine » vers laquelle ma vie est orientée qui m'empêche d'embrasser le royaume de Dieu ? Qui sait. Je me suis toutefois demandé si ma douleur de ce jour-là représentait une sorte de souffrance pour le Christ – si tel est le cas, le chemin vers le royaume de Dieu est-il si difficile ?

C'est ainsi que s'est terminée la journée la plus difficile physiquement de ma vie, et l'une des plus mémorables, mais pas pour les raisons auxquelles on pourrait s'attendre.

Le onzième jour nous a apporté un peu de répit, car c'était une journée de repos à Barcelone avant de partir pour l'Italie. Quelques-uns d'entre nous ont visité à nouveau la Sagrada Familia, qui a dû « pousser » plusieurs tours supplémentaires depuis notre dernière visite en 2019. J'ai perdu le compte. Cette fois-ci, nous avons suivi une visite audio de l'église et j'ai remarqué des détails de l'intérieur qui m'avaient échappé auparavant.

Que de chemin parcouru depuis ma première visite il y a plus de dix ans, lorsque l'on pouvait encore voir le ciel en entrant dans le complexe, et je me souviens avoir été horrifié à l'idée d'avoir payé 8 € pour voir un chantier. L'église devrait être achevée en 2026, et les travaux semblent bien avancer, mais qui sait si elle sera terminée dans les délais prévus.

Après notre visite, nous avons trouvé la cour intérieure tranquille qui abrite le bureau où l'on distribue les « tampons » pour les passeports des pèlerins – l'un des rares endroits du complexe où l'on peut entrer sans billet. Il suffit de dire « Peregrino » aux agents de sécurité et de brandir notre « passeport » de pèlerin comme mot de passe pour entrer. Nous allions réutiliser ce mot de passe pour bénéficier d'un « accès spécial » avant la fin de notre pèlerinage.

Tandis que mes compagnons de pèlerinage partaient visiter d'autres sites de Gaudí, je me suis dirigé vers ma destination la plus importante de la journée : un magasin de chaussures de randonnée ! J'ai choisi une paire de chaussures Bestard, une marque espagnole. Étonnamment, mes pieds se sont immédiatement sentis bien lorsque je les ai essayées. J'étais prudemment optimiste, pensant que c'était le début de la fin de mes problèmes d'ampoules.

Plus tard dans la soirée, je me suis rendu compte que les ecchymoses et la douleur à mon pied me rappelaient quelque chose : c'était la sensation d'une entorse. Cela m'a quelque peu rassuré, car je savais que j'avais déjà eu des entorses et que celle-ci passerait aussi.

Le déjeuner ce jour-là fut un véritable festin, avec des tapas, de la sangria et un dessert qui, à mon insu, contenait de l'alcool. J'étais très repu et légèrement ivre après le déjeuner, mais après les épreuves de la veille, je l'avais bien mérité !

*Cela méritait une photo : les chaussures qui ont sauvé mon pèlerinage*

De retour au couvent, c'était l'heure de la réflexion quotidienne. Il s'agissait de reconnaître l'image de Jésus qui ressort le plus pour beaucoup d'entre nous : celle d'un guérisseur des corps, des esprits et des relations brisées avec Dieu, par le pardon. Cette miséricorde dans le pardon est donnée par Sa grâce, et nous n'avons rien fait pour la mériter. On nous a demandé de penser aux scènes de guérison du ministère de Jésus et de demander ce que nous voulions que Jésus fasse pour nous guérir. Dans l'histoire de Jésus guérissant Bartimée, Jésus lui demande : « *Que veux-tu que je fasse pour toi ?* » Bartimée répond :

« Rabbouni, que je voie à nouveau. » On pourrait penser que c'est une question étrange de la part de Jésus, puisqu'il sait sûrement de quelle guérison nous avons besoin ou envie. Une interprétation est que nous devons assumer nos problèmes et exprimer nos désirs, même à Jésus. Une phrase de notre livre de réflexion résume bien cela : « Je me présente à Jésus comme quelqu'un qui a besoin de guérison dans son corps, son esprit et son âme. » Ce jour-là, j'ai accepté avec gratitude ce temps de repos et j'ai reconnu mon besoin de guérison dans mon corps !

**Odyssée italienne**

Le douzième jour, nous avons pris l'avion pour l'Italie. Ignace a voyagé par mer, pendant cinq jours et cinq nuits, ce qui a dû être très pénible. Nous n'avons pas pu reproduire ce trajet car, bien que le père Josep ait essayé d'organiser une traversée en ferry, il s'est rendu compte que cela prendrait trop de temps (une journée !) et serait trop difficile. Comme il l'a dit en plaisantant : « C'est un pèlerinage, pas une torture ! » En fait, les ennuis d'Ignace ne s'arrêtèrent pas à son arrivée sur les côtes italiennes : il débarqua dans la ville côtière de Gaète, mais celle-ci était fermée aux voyageurs en raison de la peste, et il n'avait plus la force de se rendre dans la ville suivante. Il fut sauvé par une duchesse, qui quittait justement la ville en procession et lui accorda l'asile. Heureusement, nous n'avons pas connu de telles épreuves. À l'aéroport de Barcelone, nous avons dit au revoir à une pèlerine qui a dû écourter son voyage et rentrer chez elle pour des raisons familiales. Elle était venue avec quatre amis, et ils se sont dit au revoir en pleurant. Je suppose que les adieux inattendus sont souvent les plus difficiles. Nous avons embarqué dans notre vol low cost et sommes rapidement arrivés dans le Latium, en Italie.

Un minibus nous a conduits à Sutri, une ancienne ville située à environ 60 km au nord-ouest de Rome. Sutri était une petite ville aux rues étroites et escarpées, pavées de galets, et nous avons fait un vacarme infernal en traînant nos valises jusqu'à notre logement AirBnB. Comme il n'y avait pas de logement assez grand pour nous accueillir tous, nous avons été répartis dans trois appartements différents. Celui dans lequel je me trouvais était le plus haut dans la colline, mais c'était un charmant appartement de trois chambres avec une cuisine et une salle à manger, et nous nous sommes sentis comme des touristes pour la journée.

Nous avons visité une grotte médiévale voisine qui avait été utilisée comme mithraeum (temple dédié au dieu romain Mithra), mais qui a ensuite été convertie en église chrétienne. Elle est ornée de peintures sur les murs et les plafonds, et est si précieuse pour les habitants que le gardien est venu spécialement pour nous ouvrir la porte, allumer brièvement la lumière, puis tout refermer après notre départ.

Derrière la grotte se trouvait un amphithéâtre romain qui n'a été redécouvert qu'au cours des 100 dernières années. Nous avons demandé à une pèlerine dont nous savions qu'elle avait une belle voix de se tenir au milieu de l'arène et de chanter une chanson. L'acoustique a porté sa voix jusqu'à nous dans les gradins, et c'était assez

étonnant que la conception ait conservé sa fonction malgré son ancienneté, la mousse et la végétation envahissante. Curieusement, c'est ici, en écoutant l'audioguide de l'amphithéâtre, que j'ai appris le mot « vomitorium », qui semble horrible à nos oreilles modernes, mais qui ne l'est pas. Il s'agit du passage situé sous l'amphithéâtre, qui permet à la foule de quitter rapidement les lieux après un événement. Je me suis demandé comment le mot « vomir » avait évolué pour être utilisé aujourd'hui dans un contexte complètement différent. Mais ma leçon d'étymologie devra attendre une autre fois.

La ville de Sutri semblait figée dans le temps, peut-être dans les années 1960. Il y avait peu de voitures et les habitants parlaient très peu anglais. Même le propriétaire du bureau de tabac local avait l'air d'un vieux Don Corleone. Mieux valait ne pas le contrarier.

Ce soir-là, nous avons dîné dans un restaurant local, avec des nappes à carreaux rouges et blancs, une cuisine dirigée par une Nonna impérieuse que je me suis senti obligé de saluer à notre arrivée et à notre départ, et un patron à la barbe blanche qui ressemblait à George Lucas.

Nous avons pris des pâtes aux champignons *al dente* en entrée (même si la portion était suffisamment copieuse pour constituer un plat principal dans la plupart des autres restaurants), du poulet et des frites en plat principal, et des petits pains sucrés en dessert.

La clientèle (à part nous), la Nonna, l'emplacement et l'ambiance du restaurant ont créé une atmosphère qui en faisait indéniablement l'endroit le plus italien où je sois jamais allé. Un meeting électoral bruyant avec un système de sonorisation métallique qui se tenait sur la place du village lorsque nous avons quitté le restaurant a ajouté à cette ambiance, et j'ai senti que je ne me retrouverais plus jamais aussi profondément au cœur de l'Italie.

La réflexion de ce jour-là s'inscrivait dans la continuité de l'exercice consistant à apprendre à connaître Jésus et à le voir clairement. Cette fois-ci, il s'agissait de réfléchir au sermon sur la montagne de Jésus. *Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux ; heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ; heureux les doux, car ils hériteront la terre*... Une série d'enseignements contre-intuitifs et contre-culturels qui nous interpellent. À vrai dire, au milieu de toutes les activités touristiques dont nous avons profité ce jour-là, il était difficile de réfléchir en ces termes. J'ai gardé cela pour un autre jour.

Le médecin était l'un des pèlerins qui vivaient dans notre appartement et avait décidé de nous préparer le petit-déjeuner. Nous avons donc eu droit à un vrai festin le lendemain matin : du bacon avec des œufs brouillés, des asperges et un bon café.

Nous avons donc commencé la 13e journée dans la bonne humeur, en disant au revoir à Sutri et en passant devant quelques grottes (qui servaient de tombes) sur le chemin.

*Dans le sens des aiguilles d'une montre à partir du bas à gauche : Helen, Jim, Ade, Elaine, Helen, Jeanne et Anna*

*Ci-dessus : toutes les routes mènent à Rome*

*À gauche : Grottes*

Nous allions passer ces quelques jours sur la Via Francigena, une route médiévale qui amenait les visiteurs du nord de l'Europe vers la Ville éternelle. Notre itinéraire nous a fait longer des routes, des chemins boueux (ramollis par la pluie mais pas encore détrempés) et même un country club.

Mes problèmes d'ampoules (vous ne pensiez tout de même pas qu'ils avaient disparu !) s'étaient considérablement améliorés depuis que nous n'avions pas beaucoup marché ces deux derniers jours, mais ils n'étaient pas complètement résolus. Comme elles commençaient à suinter et à dégager une odeur étrange, je craignais qu'il s'agisse d'une infection, alors j'avais demandé une crème antibiotique à mon médecin. (Je sais, c'est trop d'informations... mais cette histoire se termine bien, et bientôt.) Les nouvelles chaussures me convenaient parfaitement et mes pieds ont enfin commencé à se sentir bien. Pour la première fois depuis le deuxième jour peut-être, j'ai réalisé que je marchais sans inconfort et j'ai recommencé à apprécier la marche. Avec le recul, cela semble plutôt ridicule. Je suis sûr que certains se demanderont : « C'est ça, tes vacances ? Ou ton pèlerinage ? » Eh bien, la souffrance forge l'endurance, et l'endurance forge le caractère !

Nous avons déjeuné dans une petite ville appelée Monterosi, où le barista du café local était l'incarnation même du stéréotype de l'Italien charmant et séducteur. Il a dessiné un cœur sur la mousse de mon cappuccino et m'a dit : « Pour toi ». C'est là que j'ai découvert que la version italienne des « Twisties » s'appelle « Fonzies » ! On en apprend tous les jours.

Comme cela arrive souvent en vacances, nous avons perdu la notion du temps. Ce n'est donc qu'à l'heure du déjeuner, lorsque j'ai consulté mon téléphone et vu les nombreux messages des parents des adolescents de mon cours de catéchisme me demandant dans quelle salle avait lieu le cours du jour, que je me suis rendu compte que c'était samedi ! Est-ce un exemple de ce qu'on appelle « laisser son autre vie derrière soi » lorsqu'on part en pèlerinage ? Nous étions sur la route depuis deux semaines et je me demandais où le temps avait filé.

Plus tard dans l'après-midi, certains d'entre nous qui marchaient trop lentement ont pris du retard et se sont brièvement perdus. La réception était mauvaise et nous ne pouvions pas obtenir une géolocalisation précise sur Google Maps. Cependant, un pèlerin avait un Apple AirTag dans sa valise (qui, selon nous, avait déjà atteint notre destination) et lorsque nous avons essayé de nous orienter à l'aide de l'AirTag, celui-ci nous a indiqué la direction à suivre ! Faut-il dire qu'Apple est incroyable ou que cette entreprise s'est insidieusement infiltrée dans tous les aspects de notre vie ?

À la fin de cette journée, nous sommes arrivés à Campagnano di Roma, une petite ville avec un centre assez joli, mais dont nous nous souviendrons comme l'endroit où nous avons trouvé le pire logement de ce pèlerinage. Certaines parties du bâtiment délabré dans lequel nous nous trouvions ressemblaient à une ancienne crèche, mais il y avait maintenant une salle de loisirs au rez-de-chaussée avec un billard qui semblait être un espace communautaire pour les adolescents.

Les matelas de notre dortoir étaient si fins et les oreillers si ridiculement bosselés que des blagues un peu morbides fusaient : « Ne me donne pas de coup de pied au visage au milieu de la nuit, sinon je t'étoufferai. » « Si tu fais ça, s'il te plaît, pas avec cet oreiller. J'ai des principes ! » Je n'avais jamais été aussi heureux d' d'être enveloppé dans mon sac de couchage vieux de 20 ans, aussi sale qu'il était devenu après toutes ces années.

*Je pense que c'était la mairie.*

Sans surprise, mes ampoules étaient redevenues légèrement molles à la fin de la journée. Le moment de vérité était venu pour prendre une décision qui m'avait tourmenté tout l'après-midi. Devais-je marcher le lendemain ou laisser reposer mes ampoules ? Sauter une journée de marche me semblait être une tricherie, car après tout, il s'agissait d'un pèlerinage à pied. Mais l'une des principales raisons pour lesquelles j'avais entrepris ce pèlerinage était de pouvoir entrer à pied dans Rome et de faire le pèlerinage des sept églises (j'y reviendrai plus tard). J'ai décidé que ces objectifs étaient plus importants que le purisme quant à la manière d'arriver à destination, et j'ai décidé de ne pas marcher le lendemain. Une fois que j'en ai fait part au père Josep, j'ai été envahi par un immense sentiment de soulagement, et j'ai su que j'avais pris la bonne décision.

L'une des réflexions d'aujourd'hui était de méditer sur le fait que Jésus, bien qu'il fût sans péché, a choisi de se placer parmi les pécheurs dans le cadre de son ministère. Ce faisant, il a quitté sa mère à Nazareth et s'est rendu au Jourdain pour être baptisé, après quoi il a commencé son ministère. Une partie de la contemplation ignatienne consiste à se placer dans une histoire de l'Évangile et à imaginer sa réaction à ce qui est dit et fait dans ces scènes. Bien que cela ne figure pas dans les Évangiles, j'ai imaginé la scène où Jésus dit à sa mère qu'il la quitte pour accomplir sa mission. Elle a sûrement été un peu triste, mais en même temps compréhensive. J'ai comparé cela à ma décision de « quitter » mes compagnons de pèlerinage, ne serait-ce que pour une journée. Beaucoup ont exprimé leur tristesse à l'idée que je ne serais pas avec eux le lendemain et que je leur manquerais (ce qui m'a surpris, car je

n'étais pas très bavard la plupart du temps !). Mais j'étais en paix et je savais que j'avais pris la bonne décision. Et donc, malgré le lit horrible et l'oreiller bosselé, j'ai très bien dormi cette nuit-là.

Le quatorzième jour était donc un dimanche, et je devais prendre le bus pour notre prochaine destination ! Deux autres pèlerins avaient également décidé de ne pas marcher, et nous avons donc acheté nos billets de bus dans un café-bar (oui, en Italie, les cafés vendent des billets de bus), puis nous avons pris notre espresso matinal là-bas, car c'était près de l'arrêt de bus. C'était un jour férié, et la dame qui nous a vendu les billets nous a dit que le bus serait en retard. Lorsque nous lui avons demandé à quelle heure il arriverait, elle nous a répondu avec une insouciance typique des Italiens : « Il viendra. »

Pendant que nous attendions, nos compagnons de pèlerinage sont passés devant nous et nous ont fait signe de la main, puis un cortège est arrivé sur la route et nous
avons compris pourquoi la circulation était bloquée.

Il s'agissait en fait d'une messe de première communion, un événement important dans cette petite ville.

Les enfants, tous endimanchés pour l'occasion, défilaient en procession dans la ville avec le prêtre (muni d'un mégaphone et récitant des prières), suivis de leurs parents et parrains. On aurait dit que toute la ville participait à cette procession.

Ils se sont dirigés vers une église au bout de la rue, et j'ai été tenté de me joindre à la messe, si nous n'avions pas dû prendre le bus.

En marchant vers le café tout à l'heure, nous avions aperçu un homme distingué qui marchait dans la direction opposée, et l'une des pèlerines et moi-même avions trouvé qu'il était très beau. Comme elle avait des origines italiennes, elle s'était déclarée très compatible avec lui. Nous l'avions baptisé Giovanni, et par une heureuse coïncidence, il faisait partie du cortège – espérons qu'il ne soit que parrain, avait dit ma compagne de pèlerinage, afin qu'il ne soit pas marié. Nous avons pris des photos paparazzi de lui afin de pouvoir raconter cette anecdote plus tard, dans le cadre de nos divertissements peu convenables d'un dimanche matin.

Il fallut probablement encore une heure avant que le bus n'arrive, pendant laquelle nous nous demandions où en étaient nos compagnons de pèlerinage. J'étais très reconnaissante d'avoir deux autres personnes avec qui partager cette aventure, car si j'avais attendu le bus seule, mon niveau de stress aurait certainement grimpé en flèche à mesure que les minutes passaient sans que le bus ne se présente. Lorsque nous sommes enfin montés dans le bus et que nous avons pris la route, j'étais ravie (peut-être un peu trop !) de savoir que nous allions arriver à destination en une demi-heure environ, au lieu de six heures. Je me sentais tellement libérée que j'ai réalisé que j'avais besoin (ou méritais !) ce repos. Mes ampoules et mes orteils m'ont remerciée chaleureusement.

Nous sommes arrivés à destination vers 11 heures et nous nous sommes enregistrés dans notre gîte pour pèlerins, dont le nom signifiait « Dame du Sacré-Cœur ». Il était tenu par des religieuses indiennes et accueillait une communauté indienne. Cette fois-ci, nous étions dans des chambres doubles, fini les dortoirs ! Après un déjeuner qui n'avait rien à voir avec un repas de pèlerin, composé d'un bol de saumon, je me suis installée pour rattraper mon retard dans mes lectures et mes réflexions.

La réflexion d'aujourd'hui portait sur la guerre entre les « deux standards » (dans le langage militaire d'Ignace). La voie de Jésus, qui était celle de la simplicité, ou la voie du monde, qui était celle des richesses, de l'honneur et de l'orgueil. Il est bien sûr facile de dire que nous voulons marcher avec Jésus et suivre sa « voie », mais combien d'entre nous agissent réellement en ce sens et renoncent à leurs voies mondaines pour le faire ?

Nous étions aujourd'hui dans la ville de La Storta, qui abrite une petite église qui fut le théâtre d'un événement spirituel majeur dans la vie d'Ignace. Ignace avait longtemps prié pour être « placé auprès de Jésus » et avait demandé à Marie : « Place-moi auprès de ton fils ». Même après être devenu prêtre, il avait reporté sa première messe jusqu'à ce qu'il se sente suffisamment proche de Jésus et mieux préparé. En route vers Rome, il tomba sur une petite chapelle abandonnée à la périphérie de la ville et s'arrêta pour prier. Là, il entendit Dieu lui dire *: «* Je *serai avec toi* », puis s'adresser à Jésus : « Je *veux que tu le reçoives comme ton serviteur* »*,* ce à quoi Jésus répondit à Ignace : « Je *veux que tu nous servies* ». Ce fut pour Ignace le signe le plus clair que sa vocation était d'être un compagnon de Jésus et qu'il avait été accepté par la Trinité comme serviteur de Jésus. Sa prière avait été exaucée. C'est ainsi que fut fondée la Compagnie de Jésus.

*Ci-dessus : Représentation picturale de la la vision d'Ignace*

*À gauche : La Storta, extérieur et intérieur*

Cette assurance, « *Je serai avec toi* »*,* faisait écho à une promesse que l'on retrouve tout au long de la Bible – à Gédéon, aux prophètes, à Marie et à Paul. C'était également le message sous-jacent du célèbre poème « Empreintes dans le sable » : un homme rêvait qu'il marchait sur la plage avec le Seigneur, et tandis que les scènes de sa vie défilaient devant lui, il vit deux séries d'empreintes, les siennes et celles du Seigneur. Cependant, il remarqua qu'à plusieurs reprises, il n'y avait qu'une seule série d'empreintes. Il remarqua également que c'était pendant les moments les plus difficiles de sa vie. Il demanda pourquoi le Seigneur l'avait abandonné alors qu'il avait le plus besoin de lui. Le Seigneur répondit *: « Mon enfant bien-aimé, je t'aime et je ne t'abandonnerai jamais. Pendant tes moments d'épreuve et de souffrance, lorsque tu ne voyais qu'une seule série d'empreintes, c'est moi qui te portais. »*

Ce soir-là, après que le reste du groupe soit arrivé à La Storta, le père Josep a célébré la messe dans la chapelle de notre gîte pour pèlerins. Il nous a raconté que lors d'un précédent voyage de reconnaissance ici, il s'était arrêté dans une église voisine, où une dame lui avait remis un morceau de papier au moment où il partait. Il ne voulait pas le prendre, mais elle avait insisté. Il l'avait mis dans son sac et était parti, puis l'avait complètement oublié. Ce n'est qu'une fois rentré chez lui qu'il l'avait ouvert et s'était rendu compte qu'il s'agissait du poème « Footprints » (Empreintes). Il l'avait ajouté à notre livret de réflexion, car c'était également le thème de La Storta et le thème du jour : Dieu marche avec nous, et s'Il est avec nous, qui peut nous vaincre ?

Soudain, j'ai compris : pendant cette dixième journée atroce, alors que je ne savais pas comment j'avais trouvé la force de marcher tout ce chemin malgré la douleur pour atteindre le couvent de Barcelone, il ne pouvait y avoir qu'une seule explication : ce n'était pas ma force, ni même le Christ qui marchait *à* mes côtés, mais ***Lui qui me portait***. Les larmes me sont montées aux yeux, et j'ai su alors que toute la douleur, les problèmes aux pieds, tout irait bien. J'arriverais à Rome. Dans l'adversité, nous pouvons trouver des bénédictions. Car je peux tout faire grâce au Christ qui me fortifie.

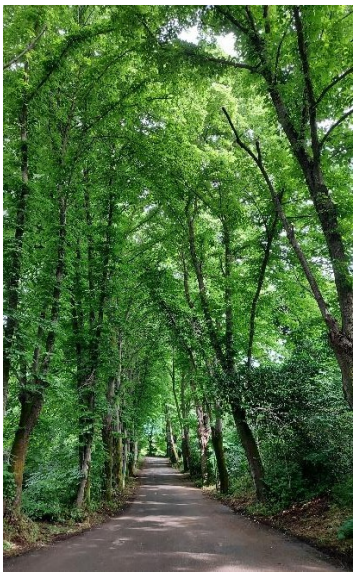
À la fin de cette journée, tout le monde était épuisé, y compris moi, même si je n'avais pas marché autant que les autres ! Mes ampoules avaient enfin commencé à sécher : je pouvais voir trois couches de peau sèche, ce qui signifiait ampoule sur ampoule sur ampoule... Quoi qu'il en soit, elles ne me faisaient plus souffrir.

*Étape 4 : Marcher avec Jésus, devenir comme lui et atteindre l'amour de Dieu*

J'étais impatient de commencer le jour 15, car c'était le jour où nous allions entrer dans Rome. La dernière fois que j'avais visité Rome, c'était en tant qu'étudiant impressionnable voyageant avec ma sœur, et même si je n'avais pas jeté de pièce dans la fontaine de Trevi, j'y retournais enfin !

Comme la petite chapelle d'Ignace à La Storta était fermée la veille au soir lorsque nous avons essayé de la visiter, nous sommes repassés devant en quittant la ville, mais malheureusement, une messe était en cours. L'espace étant très réduit, le père Josep nous a dit qu'il ne serait pas approprié que nous entrions, car nous risquerions de déranger. La pèlerine au genou cassé (qui avait été suffisamment endommagé pour nécessiter un scanner à Barcelone après cette journée inoubliable passée à Collserola) était déterminée à continuer, car elle voulait revenir à La Storta pour visiter cette chapelle, qui l'avait profondément émue lors de sa première visite. Elle est donc entrée seule et s'est assise pendant une minute, tandis que nous attendions dehors. Un lourd rideau de velours recouvrait l'entrée, et je n'ai pas pu m'empêcher de jeter un coup d'œil à l'intérieur. C'était vraiment une toute petite chapelle, qui ne pouvait accueillir que 15 ou 20 personnes. Le temps était trop court pour se rendre compte de l'ampleur de la révélation qu'Ignace avait eue ici. Je suppose qu'il y a des occasions dans la vie qu'il faut laisser passer. Il était temps de partir.

Ce matin, nous avons traversé des paysages très variés : un bâtiment des carabiniers dont l'extérieur était tellement envahi par les mauvaises herbes que je me suis demandé s'il s'agissait bien d'un poste de police en activité ; des fermes avec des vaches ; des prairies couvertes de coquelicots ; des chemins bordés de grands arbres ; des chemins boueux ; des buissons épineux... Et pendant la majeure partie du trajet, nous avons entendu le chant des oiseaux. C'était une journée magnifique.



Nous avons traversé un parc national et avons vu une voiture de police garée à l'intérieur, mais aucun policier en vue. Je me suis demandé s'ils enquêtaient sur un crime impliquant une personne disparue et un corps enterré dans le parc... mais ce n'était pas le moment de se poser ce genre de questions. Nous avons dû nous frayer un chemin à travers des buissons épineux et marcher avec beaucoup d'attention, en nous concentrant sur notre tâche, de peur d'être égratignés par les épines.

Nous avons finalement débouché dans un champ, mais après l'avoir traversé, nous avons dû gravir une colline si raide qu'il y avait une corde sur le côté du chemin pour s'aider à monter ! Heureusement, cette pente ne faisait pas plus de 50 mètres de long. Une fois au sommet, nous étions soudainement de retour dans la « civilisation », à la périphérie de Rome.

Après une petite pause café, nous avons continué sur une agréable piste partagée entre piétons et cyclistes, derrière un lotissement. Le sol plat et pavé était un changement rafraîchissant après avoir dû faire attention aux racines saillantes, aux flaques de boue et aux branches basses. Le changement de décor était complet avec les bâtiments couverts de graffitis et les cris des enfants qui jouaient.

Nous avancions à bonne allure et j'appréciais chaque pas sans douleur dans mes nouvelles chaussures.

La méditation d'aujourd'hui consistait à prier pour mieux connaître Jésus et pour mieux comprendre l'attrait de son appel. L'un des passages de l'Écriture sur lequel nous devions réfléchir était l'histoire de Marie et Marthe lors de la visite de Jésus chez elles : Marie était assise et écoutait Jésus, tandis que Marthe s'affairait à tous les préparatifs nécessaires. Lorsque Marthe se plaignit à Jésus que Marie ne l'aidait pas, Jésus répondit : « *Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses, mais une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, et elle ne lui sera pas enlevée*. » Beaucoup d'entre nous finissent par être une « Marthe », essayant d'en faire beaucoup et éprouvant du ressentiment, au lieu d'être une « Marie ». Cependant, la réflexion d'aujourd'hui nous a demandé si nous pouvions être les deux à la fois : « contemplatifs dans l'action ». J'ai pensé à nous avançant lentement à travers les broussailles épineuses pendant notre deuxième heure de méditation silencieuse, avançant délibérément et de manière significative tout en contemplant. Est-ce cela, être « contemplatif dans l'action » ? Comment transposer cette action dans notre vie quotidienne ? Travailler sans relâche et sans se plaindre pour démontrer notre amour pour Dieu ?

Au cours de notre promenade sur le chemin pavé derrière le lotissement, j'ai discuté avec la pèlerine qui avait été ma colocataire attitrée chaque fois que nous avions des chambres doubles. Plus tôt dans le pèlerinage, alors que d'autres pèlerins étaient malades et qu'elle craignait qu'il lui arrive quelque chose, elle m'avait donné le code de la serrure à combinaison de sa valise, au cas où nous devrions l'ouvrir en cas d'urgence. J'avais beaucoup apprécié la confiance qu'elle m'avait accordée. Ce jour-là, comme j'étais d'humeur plus bavarde que d'habitude puisque je ne marchais pas dans la douleur, nous avons parlé des défis auxquels notre foi était confrontée. Elle m'a parlé d'une crise de foi qu'elle avait traversée et m'a demandé pourquoi je croyais en Dieu. J'ai fait de mon mieux pour lui répondre, et elle a conclu que j'avais simplement le don de la foi. Est-ce aussi simple que cela, ou la foi est-elle quelque chose que l'on doit travailler et construire ? Comme nous marchions en tête du groupe, juste derrière le père Josep, il a entendu la majeure partie de notre conversation et n'est intervenu qu'une seule fois sur un point de doctrine dont je n'étais pas sûr. J'ose dire que cela signifie que la plupart, voire la totalité, de ce que j'ai dit sur le catholicisme pendant la conversation était exact ! Si la foi était un don, alors j'en étais reconnaissant, car elle m'avait permis d'accepter l'appel de Jésus.

Soudain, notre chemin s'est arrêté et nous sommes arrivés à un affleurement rocheux. Nous étions dans le Parco de Monte Cocci, qui surplombe la Cité du Vatican, et de là, nous pouvions voir la coupole de la basilique Saint-Pierre et les jardins du Vatican ! La vue m'a vraiment remonté le moral, et j'étais ravi d'avoir ménagé mes pieds pour cela. J'ose dire que tous les membres du groupe étaient tout aussi ravis de voir Saint-Pierre.

Nous avons déjeuné dans une charmante pizzeria qui vendait des pizzas « à la taille » : des pizzas rectangulaires avec toutes sortes de garnitures, et vous disiez à la serveuse quand « s'arrêter » lorsqu'elle passait les ciseaux sur la longueur de la pizza. Vous payiez ensuite la pizza au poids. J'ai pris une part de « Carbonara » et une part de saumon-mozzarella, ainsi qu'une focaccia et un cappuccino. Je me sentais presque italienne !

Après avoir repris des forces, nous avons fait une petite promenade dans les rues animées de Rome jusqu'aux murs de la Cité du Vatican, puis nous avons fait la queue pour obtenir le dernier tampon sur notre passeport de pèlerin et recevoir notre certificat de fin de pèlerinage. J'étais particulièrement émue de recevoir le mien !

Ce fut un moment délicieux, et la foule de touristes ne m'a pas dérangé. Nous avons pris avec joie des photos souvenirs sur la place Saint-Pierre et célébré la fin technique du pèlerinage.

Je dis « technique », car oui, il y avait encore beaucoup de marche et de réflexion à venir.

À Rome, nous avons de nouveau été séparés pour l'hébergement. J'ai eu la chance d'être logé dans une maison de retraite jésuite située à dix minutes à pied des murs du Vatican, dans une chambre qui ressemblait à une chambre d'hôpital, avec une salle de bain *attenante* équipée de barres d'appui clairement destinées à une personne âgée. Mais il y avait aussi un bureau et des étagères. Je me suis demandé si cet endroit avait autrefois été un centre de soins palliatifs ou de longue durée, puis transformé en maison de retraite. Peu importe, j'étais reconnaissant de pouvoir y passer les nuits suivantes, d'autant plus que l'autre groupe était logé dans une maison située à 45 minutes de marche, et qu'un pèlerin souffrant de problèmes de dos était en larmes lorsqu'il est arrivé à destination.

Le père Josep nous a dit qu'après avoir défait nos valises et nous être reposés, nous pouvions nous rendre directement à la basilique Saint-Pierre pour la messe du soir et éviter toutes les files d'attente en revêtant simplement nos habits de pèlerins, en nous rendant à une porte latérale près de la colonnade du Bernin, en brandissant notre passeport de pèlerin et en disant « Peregrino ». Et cela a fonctionné !

En prime, nous avons eu des places au premier rang pour la messe. Quelle bénédiction, quelle journée !

À deux minutes à pied de notre maison de retraite jésuite se trouvait un petit café-restaurant, le Wine Bar de Penitenzieri (ainsi nommé en raison de la rue dans laquelle il se trouvait, et non pas tant à cause de sa clientèle), et nous, les quelques pèlerins qui y étions logés, en avons fait notre lieu de rendez-vous pour le dîner et le petit-déjeuner pendant les jours qui ont suivi. Il était fréquenté par de nombreux prêtres et est devenu un lieu où mes compagnons de pèlerinage pouvaient apercevoir des prêtres et des cardinaux de renom. J'ai simplement apprécié le café, les pâtisseries, la carbonara, l'amatriciana et toute la cuisine y était excellente.

Le jour 16, notre réflexion portait le titre complexe de « Contemplation pour atteindre l'amour de Dieu ». Il s'agissait de contempler l'amour divin de Dieu, d'être conscient de son amour miséricordieux et abondant, et d'y répondre avec amour, générosité et liberté. Pour commencer, nous devions garder à l'esprit que l'amour s'exprime davantage par des actes que par des mots, et que l'amour est une communication entre deux personnes. Nous devions ensuite prier en quatre étapes : premièrement, nous rappeler les bienfaits de Dieu et réfléchir à ce que nous pouvions lui offrir en retour. Deuxièmement, remarquer comment Dieu est présent et vivant dans toutes nos expériences autour de nous. Troisièmement, réfléchir à la manière dont Dieu a œuvré pour nous dans toutes les choses créées et toutes les personnes que nous avons rencontrées au cours de ce pèlerinage. Quatrièmement, remarquer que tout don vient d'en haut et que notre force ne vient que de la puissance de Dieu. Nous devions ensuite réfléchir à ce que nous allions rendre à Dieu pour tous les dons reçus au cours de ce pèlerinage. Tant de pensées à retenir ! J'ai reconnu tous les dons que j'avais reçus jusqu'à présent, et je n'avais aucun doute que ceux-ci, ainsi que la force qui m'avait permis de parcourir tout ce chemin, venaient d'en haut. Mais je ne savais pas encore ce que j'allais donner en retour.

Pour ajouter au poids de nos apports spirituels, nous allions aujourd'hui faire un pèlerinage à pied au sein d'un pèlerinage, le pèlerinage des sept églises. Les origines de ce pèlerinage sont incertaines, mais saint Philippe Néri l'a rendu célèbre au XVIe siècle, et Ignace l'a également entrepris. Le chiffre sept est souvent présent dans la Bible, et ce jour-là, dans chacune des sept églises, il nous a été demandé de méditer sur un don du Saint-Esprit et de chercher à nous libérer d'un péché capital.

*Basilique Saint-Pierre*

Nous avons commencé par la basilique Saint-Pierre, où il nous a été demandé de nous souvenir que Pierre était un humble pêcheur, appelé par Jésus à le servir. Pourrions-nous, comme lui, être pieux et répondre à cet appel au service ?

Ici, le vice que nous contemplions était la gourmandise, et la vertu, la tempérance. La gourmandise est un excès, j'ai donc trouvé ironique que, dans la splendeur de marbre et de bronze de Saint-Pierre, on nous demande de réfléchir à la tempérance, car où était la modération dans la construction de ce monument ? Ou pouvions-nous excuser cela en disant que, même si un pape d'autrefois l'avait construit pour se glorifier, il était devenu le symbole de quelque chose de plus grand : l'honneur rendu à Saint Pierre et un lieu de culte magnifique ?

*Saint-Paul-hors-les-Murs*

Nous avons ensuite marché assez longtemps pour sortir des murs de Rome et arriver à la basilique Saint-Paul-hors-les-Murs (à ne pas confondre avec Saint-Paul-dans-les-Murs, qui est une église épiscopale). Son extérieur et son intérieur austères contrastaient fortement avec ceux de Saint-Pierre, et la statue plus grande que nature de Saint Paul avec son épée, devant l'entrée, était impressionnante et héroïque.

Ici, nous devions prier pour obtenir la grâce de vivre notre foi avec courage, d'être des guerriers de la foi comme Paul, et de mener une vie pieuse. Le vice sur lequel nous nous sommes penchés était la colère (ou la rage), et la vertu, la patience. J'ai trouvé très approprié de réfléchir à ce péché ici, car Paul était connu pour être un homme colérique et passionné dans tout ce qu'il faisait. Au début, il persécutait les chrétiens, mais après sa conversion, il s'est mis à répandre le christianisme. Je suppose que son exemple nous enseigne qu'il est bon d'être fougueux, mais que cela doit être pour une bonne cause.

*Saint Sébastien dans les catacombes*

Notre arrêt suivant se trouvait toujours à l'extérieur des murs de Rome, près des catacombes de Saint-Calixte, l'église de Saint Sébastien, martyrisé après avoir été tué par des flèches. Nous avons pensé à l'absence de peur de la mort chez les martyrs : en donnant leur vie pour leur foi en Jésus et en sa résurrection, ils sont devenus des témoins de la vie. Le vice sur lequel nous avons été invités à réfléchir ici était la luxure, et la vertu, la chasteté, qui nous libère pour aimer tout le monde sans les objectiver.

À quelques pas de Saint-Sébastien se trouvait une petite église connue sous le nom de « *Quo* vadis ». Selon la légende, Pierre fuyait Rome pour échapper à la persécution lorsque Jésus lui apparut sur le chemin. Pierre lui demanda : « Domine, quo vadis ? » (« Seigneur, où vas-tu ? »). Jésus lui répondit qu'il retournait à Rome pour être crucifié une seconde fois. C'est alors que Pierre comprit qu'il devait faire demi-tour et retourner à Rome. C'est là qu'il fut martyrisé. Dans cette petite église, on peut voir deux empreintes de pas dans la pierre, symbolisant les pieds de Jésus, qui se serait arrêté sur la route de Rome au moment où Pierre lui posa la question.

Compte tenu des questions qui me taraudaient au début du pèlerinage sur le sens et l'orientation de ma vie, cette histoire m'a beaucoup touché. Dans mon esprit, cependant, les rôles étaient inversés. J'imaginais Jésus *me* demandant : *« Quo vadis ? »* Eh bien, je n'étais pas sûr de connaître la réponse.

Peut-être, comme Pierre, mes pieds allaient-ils dans la mauvaise direction et devais-je faire demi-tour ?

Une tapisserie inhabituelle est accrochée dans cette église : elle représente Marie portant l'enfant Jésus. Mais contrairement aux représentations habituelles où Jésus regarde souvent le spectateur, celle-ci montre une mère berçant son bébé dans ses bras et le regardant avec amour. On ne voyait qu'une partie du visage du bébé, donc au lieu d'essayer de montrer Jésus comme un bébé-roi, comme on le voit habituellement

, le but de cette peinture semblait être de représenter l'amour d'une mère. Pourquoi n'y a-t-il pas plus de peintures qui montrent cela ?

*Saint Jean de Latran*

La quatrième de nos sept églises se trouvait à nouveau dans l'enceinte de Rome. La basilique Saint-Jean-de-Latran est le siège de l'évêque de Rome, qui est bien sûr le pape. Des statues colossales des 12 apôtres (avec saint Paul remplaçant Judas) bordent les deux côtés de la nef principale de cette église.

*À gauche : saint Matthieu*

Bien qu'impressionnantes, ces sculptures en marbre semblaient trop grandes pour cet espace, rendant leur vue assez écrasante et presque oppressante. L'échelle des statues les rendait plus adaptées à Saint-Pierre, mais elles étaient coincées dans un espace deux fois plus petit. Deux statues m'ont néanmoins particulièrement marqué : saint Matthieu, avec ses avant-bras extrêmement musclés, et saint Jean, qui semblait extraordinairement jeune et raffiné.

Comme il s'agit de la « cathédrale » de Rome, on nous a demandé de penser à ceux qui nous guident ou nous conseillent dans notre foi. La vertu sur laquelle il fallait réfléchir dans cette église était la gratitude, et le vice, la cupidité. La cupidité, en particulier dans le désir d'obtenir quelque chose pour soi-même ou dans le refus de renoncer à quelque chose, est de l'égoïsme. En ce sens, elle s'oppose à la gratitude et à la disposition qui nous permet d'être généreux et de donner sans attendre quoi que ce soit en retour. J'ai ressenti de la gratitude envers les apôtres pour avoir perpétué et diffusé les enseignements de Jésus, dont nous bénéficions tous aujourd'hui.

*Sainte-Croix à Jérusalem*

Après une courte pause pour manger un morceau, nous avons repris la route vers la basilique Sainte-Croix à Jérusalem. Je me suis souvenu que lors de ma première visite à Rome, ma sœur et moi avions surnommé cette église « l'église aux trois grands morceaux ».

Cette église est connue pour abriter les trois plus grands fragments du crucifix de Jésus qui existent aujourd'hui, ainsi qu'un clou et deux épines de sa couronne d'épines. Ceux-ci auraient été apportés ici par l'impératrice Hélène, mère de l'empereur Constantin.

Je ne pouvais m'empêcher de penser que lors de ses voyages à la recherche des reliques de Jésus, l'impératrice avait dû se faire

escroquée au moins une fois... Qui pouvait alors savoir si ces objets étaient authentiques ?

Mais je suppose que ce n'était pas le plus important.

Ici, on nous a demandé de prier pour avoir la grâce de comprendre l'étendue de l'amour que Jésus nous a témoigné en mourant sur la croix, et pour avoir la force de le suivre. La vertu sur laquelle nous devions réfléchir était la diligence, et son vice opposé, la paresse.

Cependant, je me suis plutôt interrogé sur l'idée que Dieu nous aimait tellement qu'Il a envoyé Son Fils pour nous sauver de nos péchés. Or, ce « salut » impliquait une mort atroce.

Cela signifiait-il que Dieu nous aimait plus que son Fils ?

*Saint Laurent hors les murs*

Eh bien, l'expression « mourir d'une mort horrible » était tout à fait appropriée pour l'avant-dernière étape, la basilique Saint-Laurent-hors-les-Murs. Laurent était diacre d'une communauté de pauvres, et lorsque les soldats de l'empereur Valérien sont venus exiger que les trésors de l'église leur soient remis, Laurent a montré les pauvres, les estropiés et les aveugles qui l'entouraient et a dit : « Ce sont là les véritables trésors de l'Église. » Inutile de dire que les soldats ne furent pas impressionnés et que Laurent fut condamné à mourir sur un gril brûlant. L'histoire raconte que, tandis qu'il était rôti vivant, il aurait dit : « Je suis bien cuit. Retournez-moi ! » Aujourd'hui encore, le gril sur lequel il aurait été rôti est exposé dans cette église. Quelle histoire sinistre !

La réflexion ici était de demander la grâce d'aimer sincèrement tous ceux qui nous entourent, qu'ils soient riches ou pauvres. Nous devions comprendre la dignité de chacun autour de nous. Le vice sur lequel nous devions réfléchir était l'envie, et la vertu, la gratitude qui nous permet d'être charitable envers tous. À ce sujet, j'ai compris que nous devons cesser de compter les points, afin de pouvoir simplement être reconnaissants pour ce qui nous arrive et ne pas envier les autres. La vie sera ainsi beaucoup plus simple et plus heureuse !

*Sainte-Marie-Majeure*

En fin d'après-midi, nous sommes arrivés à notre dernière étape, la basilique Sainte-Marie-Majeure. L'intérieur de cette grande église était grandiose et richement décoré de feuilles d'or, mais comme nous avions marché au moins 27 km ce jour-là et que mes chevilles me faisaient très mal, j'ai passé la plupart du temps assis à réfléchir.

À Rome, Ignace et ses compagnons ont d'abord été persécutés pour hérésie. Déterminé à lutter contre cette fausse accusation, il a convaincu le pape de créer un tribunal pour déterminer sa culpabilité. Après avoir examiné ses enseignements, ses doctrines et son mode de vie, le tribunal a déclaré Ignace et ses compagnons innocents.

C'est après cette absolution qu'Ignace célébra sa première messe dans cette église, la nuit de Noël 1538. Ignace aurait voulu célébrer sa première messe en Terre Sainte, mais il ne put faire le voyage et la célébra donc ici.

Une structure monstrueuse surplombe aujourd'hui le petit autel où il célébra sa première messe, le dissimulant presque entièrement. Ils auraient vraiment dû le laisser tel quel, sans ornements ! Il reste toutefois les principales figurines de ce qui était autrefois le retable représentant une crèche, considérée comme la première crèche connue.

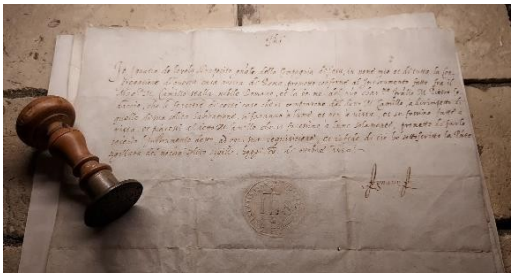
*Vous voyez l'autel d'origine dans ce petit espace sombre ?*

On peut supposer qu'Ignace a choisi cet autel comme le lieu le plus proche de Bethléem où il pouvait célébrer sa première messe.

Marie gardait dans son cœur les nombreux mystères de sa vie avec Jésus, et ici, nous devions prier pour qu'à l'instar de Marie, nous ayons la sagesse de garder dans nos cœurs tout ce que nous avions compris au cours de ce pèlerinage. La vertu sur laquelle nous étions invités à réfléchir ici était l'humilité, qui nous dispose à suivre le chemin humble du Christ. Le vice opposé était l'orgueil. La journée avait été longue et je n'étais pas tout à fait dans un état d'esprit propice à cette réflexion. J'ai plutôt pensé à la capacité d'Ignace à improviser et à accepter les changements de plans. Marie a également dû faire face à des bouleversements majeurs dans sa vie et à des changements de plans. Le message pour nous doit être que nous devons accepter tout ce que la vie nous réserve avec ouverture d'esprit et faire de notre mieux dans les circonstances données.

À la fin de cette journée, j'étais épuisé par la marche, les réflexions spirituelles et la surcharge visuelle. Je me suis néanmoins faufilé sur le toit de notre maison de retraite après le dîner pour admirer la vue magnifique sur le château Saint-Ange. À couper le souffle !

Nous sommes donc arrivés au jour 17, le dernier jour de notre pèlerinage. Nous avons visité le Gesù, une église jésuite accueillante avec des quartiers attenants qui retraçaient la vie d'Ignace en images et qui contenaient également certains de ses documents, ses pantoufles et un moule en bronze de sa tête. C'est également là que se trouvait la chambre où Ignace passa ses derniers jours, regardant les étoiles par la petite fenêtre et réfléchissant à sa vie.



Le père Josep a célébré notre dernière messe dans cette salle, et j'ai été étrangement ému de me trouver à l'endroit même où Ignace a rendu son dernier souffle. En repensant à la maison de Loyola où il était né et avait vécu sa conversion, en suivant ses traces à Arantzazu, Igualada, Montserrat, Manresa, Barcelone, La Storta et Rome, je me suis dit : « Quel voyage extraordinaire ! »

La réflexion du jour était : « Retournez en Galilée ! » Comme Jésus était originaire de Galilée, j'ai interprété cela comme une invitation à rentrer chez nous, mais en emportant avec nous notre personnalité transformée et un esprit positif. C'était peut-être la réponse à la question « *Quo vadis ?* ».

Comme Jésus l'a dit : « Je serai avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps. » Cela est vrai même si nous ne nous sentons pas encore dignes : nous nous sommes habitués à marcher avec Jésus, et il restera avec nous.

À la fin de ce pèlerinage, j'étais envahi par des pensées qui allaient me prendre des mois à assimiler. À mon retour, j'ai été pris par mon travail et je n'ai terminé ces écrits qu'un an plus tard. Relire ces réflexions et revivre le pèlerinage m'ont permis de marcher à nouveau avec Jésus, ce qui, selon les mots du Psaume 23, a ravivé mon esprit abattu.

Avec le recul, j'ai réalisé qu'il ne faut jamais sous-estimer un « voyage répété », car il n'est jamais identique. Le moment est différent, les compagnons de voyage sont différents, et même nous sommes des personnes différentes. Nous pouvons nous appuyer sur notre expérience et nos connaissances passées, mais nous rencontrerons de nouveaux défis et devrons donc apprendre à nouveau. Nous devons adopter un état d'esprit nouveau à chaque fois.

Heureusement, nous avons toujours une constante : Jésus.

*Prends, Seigneur, et reçois toute ma liberté, ma mémoire, mon intelligence et toute ma volonté, tout ce que j'ai et que je possède.*
*Tu m'as tout donné.*
*À toi, Seigneur, je te le rends pour que tu en fasses ce que tu veux.*
*Donne-moi seulement ton amour et ta grâce.*
*Cela me suffit.*

*~ Suscipe, par saint Ignace de Loyola ~*

*Pèlerin J,*
*juillet*
*2024*